

JONAS: ÉLÉMENTS POUR UNE PHÉNOMÉNOLOGIE DES SENS?

S'interrogeant sur les métaphores sensorielles correspondant aux diverses activités mentales qu'elle distingue et décrit, H. Arendt rappelle à la section 13 de *The Life of the Mind* que dans la tradition philosophique «on a conçu la pensée en termes visuels». Elle ajoute que «puisque [la pensée] est l'activité mentale la plus radicale et la plus fondamentale, il est tout à fait vrai qu'on a tendance à faire de "la vue le modèle de la perception en général et, par là même, l'étalon des autres sens"». ¹ Ce faisant, elle cite le chapitre du *Phenomenon of Life* de Hans Jonas consacré à «La noblesse de la vue», étude dont elle indique en note qu'elle «apporte une aide considérable à qui essaie de clarifier l'histoire de la pensée occidentale». ² Hannah Arendt souligne encore que dans ce texte «Jonas énumère les avantages que présente la vue, métaphore directrice et modèle de l'esprit pensant» ³, se montrant ainsi attentive à un enjeu essentiel et explicite de l'essai en cause: il s'agit de savoir «quelles propriétés désignent la vue à ces honneurs philosophiques suprêmes» ⁴, de comprendre comment le développement de

¹ *La vie de l'esprit*, I, *La pensée*, trad. fr. de L. LOTRINGER, Paris, PUF, 1981, p. 129; désormais: VE, I.

² VE, I, p. 129, note 84.

³ VE, I, p. 131.

⁴ *The Phenomenon of Life. Toward a Philosophical Biology*, Chicago-London, University of Chicago Press (Phoenix Book), 1982, p. 135; nous citons notre traduction: Hans JONAS, *Le phénomène de la vie. Vers une biologie philosophique*, trad. fr. de D. LORIES, Bruxelles, De Boeck Université, 2000, p. 145. Désormais, entre parenthèses dans le texte: PL, suivi de la pagination d'abord de l'édition américaine, puis française.

certains concepts tout à fait fondamentaux de la pensée occidentale s'enracine dans des traits spécifiques de la vue et qu'«ainsi l'esprit est allé là où se dirigeait la vision» (PL, 152; 160), comme le concluait Jonas. Mais elle fait abstraction de cet autre aspect du texte jonassien, annoncé par son sous-titre: «étude de phénoménologie des sens».

L'articulation de ces deux visées: contribuer à une phénoménologie des sens et «évaluer» «leur rôle dans les opérations mentales supérieures qui s'appuient sur eux» (PL, 136; 146) invite doublement à faire dialoguer Jonas avec le Merleau-Ponty de la *Phénoménologie de la perception*, qu'il semble ignorer.

Par-delà leur inspiration husserlienne (et heideggerienne) commune, les projets – indépendamment de l'ampleur à strictement parler incomparable des travaux auxquels ils ont donné naissance – semblent se rejoindre. On peut en effet penser que ce qui anime le livre de Merleau-Ponty est la question de «l'émergence de la conscience philosophique à l'intérieur du monde naturel», comme l'indiquait un commentateur.⁵ À partir de la description phénoménologique de l'expérience perceptive primordiale, déterminant l'ouverture et l'accès au monde d'un corps-sujet, il s'agissait bien pour Merleau-Ponty de montrer comment en dérive ce monde objectif dont il entend combattre tout au long le «préjugé», ce monde tout pénétré de théorie et de savoir scientifique; et il s'agissait plus particulièrement de se demander «[ce] qu'il en est de la conscience philosophique en tant qu'elle est elle-même engendrée à partir de la conscience naturelle première».⁶

Quel sens peut avoir la comparaison? Il serait absurde pour chaque proposition ou énoncé de Jonas de reconstruire l'ensemble des commentaires, des nuances ou des objections que lui a fournis *a priori* et en abondance la *Phénoménologie de la perception*. À l'inverse, on voit

⁵ B. Sichère, *Merleau-Ponty ou le corps de la philosophie*, Paris, Grasset, p. 62.

⁶ *Id.*, *ibid.*, p. 63. De manière générale, on pourrait voir converger les projets des deux auteurs sur d'autres points: la recherche d'une doctrine de l'existence «incarnée», «vivante», échappant à la double aporie du matérialisme et de l'idéalisme; une certaine insistance sur le primat de la présence; une conception «dialectique» de la liberté...

mal comment les esquisses de Jonas pourraient sérieusement venir «corriger» les longues et minutieuses descriptions de Merleau-Ponty. Néanmoins, il n'est peut-être pas insensé de tenter d'apercevoir une sorte de complémentarité des deux démarches. Sans les passer sous silence, Merleau-Ponty n'est pas d'abord préoccupé par la distinction des sens et par l'accentuation de ce qui les différencie; à cet égard il se pourrait que Jonas apporte une contribution novatrice, en suggérant qu'il peut être éclairant de faire la part de chaque sens dans l'organisation de la coexistence avec les choses du monde, de la co-présence. Par ailleurs, le projet initial de Merleau-Ponty, évoqué plus haut, d'une analyse de la dérivation du «monde objectif» et du discours théorique à partir de l'expérience antéprédicative originaire n'a jamais été mené à terme; peut-être Jonas esquisse-t-il sur ce point des pistes qu'il conviendrait d'explorer plus avant dans cette optique. À l'inverse, la profondeur des descriptions de Merleau-Ponty devrait permettre de préciser ce qu'il reste sans doute de superficiel et de rapide dans les analyses de Jonas; en relançant de la sorte le débat avec celui-ci, ces descriptions peuvent faire espérer une approche plus précise et plus satisfaisante de certaines questions – telle que celle de la causalité, par exemple.

Examinons dans cet esprit les trois caractéristiques qui, aux yeux de Jonas, distinguent la vue parmi les autres sens et lui ont fait reconnaître par la tradition le statut de sens «le plus excellent»: ce sont «(1) la *simultanéité* dans la présentation d'un divers, (2) la *neutralisation* de la causalité de l'affection sensorielle, (3) la *distance* au sens tant spatial que mental» (PL, 136; 146).

I. Simultanéité: le temps de la vue

«La vue est *par excellence* le sens du simultané ou du coordonné et par là de l'étendu. Une vue comprend de nombreuses choses juxtaposées, qui sont autant de parties coexistantes d'un seul champ de vision. Elle le fait en un instant [...]. La vue est déjà unique en ce qu'elle perçoit comme tel un divers simultané, lequel peut être au repos. Tous les

autres sens construisent leurs «unités perceptives d'un divers» à partir d'une séquence temporelle de sensations qui sont en elles-mêmes liées au temps et non spatiales. [...] Ainsi le contenu n'est-il jamais simultanément présent comme tout, mais toujours en train de se faire, toujours partiel et incomplet. Ces sens plus temporels n'atteignent par conséquent jamais à ce détachement du *modus essendi* de leur objet par rapport au leur propre [...].» (PL, 136-37; 146).

L'argumentation quant à cette temporalité spécifique de la vue est menée par une comparaison qui l'oppose successivement à l'ouïe et au toucher.

Loin d'offrir comme la vue un monde stable d'objets juxtaposés, l'ouïe, «en vertu de la nature du son comme tel», «ne peut “donner” qu'une réalité dynamique et jamais statique»; «les tous, ajoute Jonas, qu'elle réalise par la synthèse de son divers sont des tous strictement temporels, et [...] l'extension de l'objet et l'extension de sa perception coïncident» (PL, 137; 147). À cet égard, Jonas défend une analyse de l'audition qui peut sembler limitative à qui se souvient qu'en termes husserliens la perception donne la chose en chair et en os; il écrit en effet: «ce que le son révèle immédiatement n'est pas un objet [...]. L'objet immédiat de l'ouïe, ce sont les sons eux-mêmes, et c'est ensuite que ceux-ci indiquent quelque chose d'autre, à savoir les actions produisant ces sons; et c'est seulement en troisième lieu que l'expérience auditive révèle l'agent comme une entité dont l'existence est indépendante des bruits qu'elle fait. [...] Et qu'il y a un agent qui précède et qui survit à l'acte acoustique, je le tiens d'une information *autre* que l'information acoustique» (PL, 137;147)⁷.

C'est justement en raison de cette référence lâche à l'objet externe que le son se prêterait à merveille «à la constitution de sa propre “objectivité” immanente» (PL, 137; 147). La synthèse d'un divers sonore est un processus temporel qui en appelle à la mémoire; grâce à celle-ci est saisie l'unité d'un «objet» acoustique, objet qui «n'a pas d'autre dimension que celle du temps» (PL, 138; 149).

⁷ Nous soulignons.

La «juxtaposition de contenus acoustiques simultanés» ne peut être niée, mais ce n'est que par métaphore, soutient Jonas, qu'on parlerait d'un «espace» acoustique «dans lequel un divers peut coexister» (PL, 138; 148). La «coexistence» dans un tel «espace» est «toujours une coexistence de progression commune dans le temps» et les coexistants, pour être distingués, doivent être qualitativement différents, alors que «l'espace réel est un principe de pluralité discrète, simultanée sans égard pour la différence qualitative». C'est que les sons sont «événements dynamiques», non «qualités statiques» (PL, 138-39; 148). C'est cette dynamique qui rend compte d'un autre trait essentiel de l'ouïe: la passivité du sujet. «Celui qui perçoit dépend entièrement de quelque chose se produisant en dehors de son contrôle», écrit Jonas, insistant ainsi sur l'absence de *liberté*, de *choix* qui oppose l'ouïe à la vue: «il ne peut laisser ses oreilles errer, comme le font ses yeux, sur un champ d'objets possibles de perception, déjà présent tel un matériau pour son attention, et les focaliser ensuite sur l'objet choisi, il lui faut simplement attendre qu'un son frappe ses oreilles» (PL, 139; 148). Le son fait intrusion dans la vie de qui entend sans y être invité: «contre cela la liberté de l'attention sélective est extrêmement limitée» (PL, 139; 149). Cette contingence foncière de l'ouïe tient à ce qu'elle est un sens de l'événement, non de l'existence, du devenir, non de l'être; et dès lors, liée qu'elle est à la succession et n'offrant pas le choix de la pluralité simultanée, elle offre bien moins de liberté que la vue.

Quant au toucher, si son appréhension est aussi «successive» que celle de l'ouïe, il opère cependant une synthèse plus proche de celle de la vision en offrant «une présence statique d'objets» (PL, 140). Le toucher est un sens excessivement complexe et diversifié; dans sa forme la plus élémentaire, c'est «la sensation de contact en laquelle la présence d'un corps contigu est sentie au point d'incidence». Cette sensation tactile rudimentaire est pauvre en information, car «la *forme*, fait observer Jonas, n'est pas une donnée originale du toucher, mais une construction qui émerge par addition à partir d'une multiplicité sérielle de sensations tactiles isolées ou continûment mêlées, et ceci seulement en conjonction avec des sensations motrices proprioceptives» (PL, 140; 149). Même les qualités tactiles simples: le lisse, le rugueux ne se

donnent pas instantanément, ils supposent un minimum de *mouvement*, donc une série de sensations différentes, successives, par pression, friction, etc. Comme pour l'ouïe, la qualité sentie est un processus, une entité temporelle, et suppose un minimum de mémoire à très court terme ou de rétention. Mais le toucher, au contraire de l'ouïe, implique une activité corporelle du sujet, un mouvement, pour l'enregistrement de telles qualités: le toucher, non l'ouïe, peut se hisser «du subir à l'agir»: «en s'accompagnant kinesthésiquement d'un mouvement volontaire, toute la perception est élevée à un ordre supérieur: les qualités tactiles s'agencent dans un schème spatial, elles s'inscrivent dans la structure de la *surface* et deviennent des éléments de *forme*.» À la série temporelle de sensations atomiques de contact, qui constitue la qualité sensible simple, vient se superposer une autre synthèse, *spatiale* cette fois: moyennant plus de temps et donc de mémoire que pour les qualités élémentaires, «les données successivement enregistrées sont entrées dans une matrice de simultanéité statique» et elles signalent une figure (PL, 141; 150).

C'est l'aspect *mental* de l'usage fait de l'information, écrit Jonas, «qui fait entrer le toucher dans la dimension de ce qu'accomplit la vue» – il entend faire ici intervenir l'*imaginatio* ou la *phantasia* classiques (PL, 141; 151). C'est ainsi que les aveugles «voient» grâce à leurs mains, car ils sont, dit-il, dotés de cette faculté générale de vision.

Bref, la vue seule présente ses qualités simultanément, tous les autres sens les présentent dans des séquences temporelles. L'ouïe s'en tient à cette seule temporalité: les objets acoustiques conservent ce caractère de succession de l'expérience. Au contraire, une «qualité de coloration n'a pas de référence intrinsèque au temps» (142; 151). Le toucher est une sorte de mixte: il présente une simultanéité, une entité spatiale, mais à travers une succession. L'ordre d'acquisition des données pourrait sans dommage être modifié dans le cas du toucher, alors qu'une telle modification signifierait un changement d'objet dans le cas de l'ouïe. «Mais si nombreuses que soient les données qui peuvent être enregistrées dans la succession et entrées dans le plan de présentation simultanée [obtenue par le toucher], elles ne peuvent jamais remplir un horizon tel celui découvert en un coup d'œil» (PL, 143; 152).

La vue a ceci de particulier qu'il suffit d'ouvrir les yeux «et le monde est là, comme il l'a toujours été»; au contraire des limitations inhérentes au toucher, «dans la vue la sélection par focalisation procède sans s'engager à rien à l'intérieur du champ que la vision totale présente et dans lequel tous les éléments sont simultanément disponibles.» La sélection n'est pas ici un choix exclusif; en offrant la multitude simultanée, la vue offre de «comparer et de relier», elle présente les choses «dans leurs proportions mutuelles» et c'est ainsi, note Jonas, que «l'objectivité émerge de manière prééminente de la vue» (PL, 143-44; 152-53).

D'un point de vue pragmatique, la simultanéité épargne le temps mis autrement à collecter l'information; mais surtout «elle introduit celui qui perçoit à toute une dimension temporelle qui ne lui serait pas révélée autrement, à savoir le *présent* comme étant quelque chose de plus que l'expérience ponctuelle du *maintenant* éphémère» (PL, 144; 153). Pour les autres sens, le caractère transitoire appartient à l'essence de leur *maintenant*, pris dans le flux d'un processus qui ne peut s'y attarder sous peine que rien ne se donne, ces sens ne présentent que du *devenir*. «Seule la représentation simultanée du champ visuel nous donne la coexistence comme telle, c'est-à-dire la coprésence de choses en un être qui les embrasse toutes comme leur présent commun» (PL, 144; 153). Ce n'est plus un présent ponctuel, c'est une *dimension* où les choses sont liées les unes aux autres. Le temps mis à balayer du regard le paysage n'est pas synonyme de disparition de données dans le flux du devenir, mais *durée*, durée du même, d'une identité: «seule la vue, avec son "présent" étendu d'objets durables, permet la distinction entre le changement et le non-changeant et par conséquent entre devenir et être» (PL, 145-46; 153-54). C'est ainsi que la vue procure la base sensorielle pour la conception de l'éternel – ce qui ne change jamais et est toujours présent. Le contraste éternité/temporalité est issu du contraste entre le présent de la vue et l'instant éphémère de la succession des autres sens.

Apportant par la simultanéité la présence qui dure, la vue offre aussi la liberté de la sélection, parmi tous ces objets présents, de celui que visera une *action possible*. La vue donne l'idée d'éternité et la liberté d'action.

Le lecteur de Merleau-Ponty ne peut qu'éprouver le sentiment d'une certaine familiarité en même temps que celui d'un certain décalage.

Ainsi dans cette première comparaison de la vue, de l'ouïe et du toucher résonnent des distinctions indiquées par Merleau-Ponty quant aux différents rapports à l'espace des différents sens, quant à l'existence d'un domaine spatial propre à chaque sens, ou encore quant à une spatialité propre du toucher, irréductible à celle de la vue, qui fait que l'unité de l'espace ne se trouve que dans «l'engrenage» l'un sur l'autre des différents domaines sensoriels:

«... au lieu d'un espace unique, condition universelle de toutes les qualités, nous avons avec chacune d'elles une manière particulière d'être à l'espace [...] chaque sens constitue un petit monde à l'intérieur du grand [...] les espaces sensoriels deviennent des moments concrets d'une configuration globale qui est l'espace unique [...] le domaine spatial de chaque sens est pour les autres un inconnaissable absolu et limite d'autant leur spatialité [...] jamais le champ tactile n'a l'ampleur du champ visuel, jamais l'objet tactile n'est tout entier présent à chacune de ses parties comme l'objet visuel.»⁸

Mais les remarques de Merleau-Ponty s'inscrivent dans un tout où l'on peut lire aussi des indications qui rendent problématiques certaines affirmations de Jonas: ainsi ne faut-il pas exacerber l'opposition des sensations *temporelles* de l'ouïe et du toucher et des sensations *spatiales* de la vue, car au fond «toute sensation est spatiale [...] parce que, comme contact primordial avec l'être, comme reprise par le sujet sentant d'une forme d'existence indiquée par le sensible, comme coexistence du sentant et du sensible, elle est elle-même constitutive d'un milieu de coexistence, c'est-à-dire d'un espace» (PhP, 255-56); ni l'opposition des sensations *ponctuelles* dans le flux de l'instant éphémère et des sensations qui offrent un présent qui dure, car «aucune sensation n'est ponctuelle [et] toute sensorialité suppose un certain champ, donc

⁸ *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, 256-59, *passim*. Désormais, entre parenthèses dans le texte: PhP, suivi de la pagination.

des coexistences» (PhP, 256). Si Jonas rejoint Merleau-Ponty sur la perception tactile de l'espace par les aveugles, et si Merleau-Ponty lui accorderait, comme on vient de le suggérer, que «même la distribution la plus dense de points de détermination collectés et corrélés au cours d'un balayage extensif par le toucher laisse encore des zones à suppléer [...]», il lui refuserait cependant que cette «suppléance» «n'est à strictement parler plus une affaire de toucher mais une sorte de voir par le moyen du matériau hétérogène du toucher» (PL, 143; 152). En effet, il affirme plutôt que «cette insertion de la perspective tactile dans un être universel n'exprime aucune nécessité extérieure au toucher, elle se produit spontanément dans l'expérience tactile elle-même, selon son mode propre» (PhP, 256), bien loin donc que cette opération «la plus élevée» du toucher qui accède à la figure «transcende toute simple faculté de sentir, et [fasse] entrer le toucher dans la dimension de ce qu'accomplit la vue [... et que ce soit] la faculté de l'image [...] qui [fasse] cet usage des données du toucher» (PL, 141; 150-51). Ce n'est pas que le toucher atteigne – quel qu'en soit le moyen – à la «dimension de ce qu'accomplit la vue», c'est que «chaque organe des sens interroge l'objet à sa manière», qu'«on ne peut pas refuser au toucher la spatialité au sens de saisie des coexistences» et qu'«il y a un espace si strictement tactile que les articulations n'en sont pas d'abord et n'en seront même jamais avec celles de l'espace visuel dans un rapport de synonymie» (PhP, 258).

En outre, l'ouïe elle-même ouvre un espace qui peut venir compénétrer l'espace visuel : «Dans la salle de concert, quand je rouvre les yeux, l'espace visible me paraît étroit en regard de cet autre espace où tout à l'heure la musique se déployait, [...] il me semble que la musique n'est pas vraiment contenue dans cet espace précis et mesquin. Elle insinue à travers l'espace visible une nouvelle dimension où elle déferle [...]» (PhP, 256-57).

Si «les sens sont distincts les uns des autres [...] en tant que chacun d'eux apporte avec lui une structure d'être qui n'est jamais exactement transposable [...], les sens communiquent. La musique n'est pas dans l'espace visible, mais elle le mine [...] les deux espaces ne se distinguent que sur le fond d'un monde commun et ne peuvent entrer en ri-

valité que parce qu'ils ont tous deux la même prétention à l'être total» (PhP, 260). Bref, l'expérience perceptive originaire est une, même si elle est intrinsèquement différenciée et «l'expérience *sensorielle* est instable et elle est étrangère à la *perception naturelle* qui se fait *avec tout notre corps* à la fois et s'ouvre sur un monde intersensoriel. Comme celle de la qualité sensible, l'expérience des "sens" séparés n'a lieu que dans une attitude très particulière et ne peut servir à l'analyse de la conscience directe» (PhP, 260-61)⁹.

Ce qui suscite le malaise à la lecture de la «phénoménologie des sens» proposée par Jonas, c'est d'une certaine manière qu'il s'agisse précisément *des sens*, comme si la description s'avérait incapable de retrouver cette «couche originaire» du sentir, qu'évoque Merleau-Ponty et «qui est antérieure à la division des sens» (PhP, 262). Par rapport à l'expérience perceptive première, c'est déjà aux yeux de Merleau-Ponty procéder par abstraction que de prendre les sens un à un, de même que c'est déjà «cesser d'adhérer à mon propre regard» et «dénouer le lien de ma vision et du monde» pour m'interroger sur ma vision que d'isoler la qualité, le *quale* sensible: «Dans cette attitude, en même temps que le monde se pulvérise en qualités sensibles, l'unité naturelle du sujet percevant est brisée [...]» (PhP, 262). Jonas ne succombe-t-il pas en ce sens au préjugé du monde, aux réductions classiques, négligeant que «la perception synesthésique est la règle, et, [que] si nous ne nous en apercevons pas, c'est parce que le savoir scientifique déplace l'expérience et que nous avons désappris de voir, d'entendre et, en général, de sentir, pour déduire de notre organisation corporelle et du monde tel que le conçoit le physicien ce que nous devons voir, entendre et sentir» (PhP, 265). Ainsi la description par Jonas de la non-donation d'un objet par l'audition mérite-t-elle d'être nuancée ou approfondie, non qu'elle soit à proprement parler fautive, mais qu'elle n'atteigne pas cette couche originaire dont parle Merleau-Ponty et sans doute reste imprégnée d'une bonne dose de savoir scientifique de la perception, comme la seconde section de l'essai le confirmera. Jonas écrit en effet:

⁹ Nous soulignons.

«Je peux dire que j'entends un chien, mais ce que j'entends c'est son aboiement, un son reconnu comme l'aboiement d'un chien, et par là j'entends le chien aboyer, et par là je perçois d'une certaine manière le chien lui-même. Mais cette manière de le percevoir naît et cesse avec son acte d'aboyer» (PL, 137; 147).

À quoi Merleau-Ponty opposerait que l'ouïe, comme tout autre sens, «s'ouvre à la structure de la chose», selon son mode propre, auditif, et par là communique avec les autres sens (PhP, 265); ainsi admet-il que «l'on peut douter que l'ouïe nous donne de véritables “choses”» – reconnaissant ainsi *a priori* une certaine justesse à la description de Jonas –, mais c'est pour corriger aussitôt: «il est certain du moins qu'elle nous offre au delà des sons dans l'espace quelque chose qui “bruit” et par là elle communique avec les autres sens» (PhP, 265-66). Et ceci n'équivaut pas, loin s'en faut, à admettre qu'on «tient l'information» quant à l'existence d'un agent «qui précède et qui survit à l'acte acoustique» (PL, 137; 147) d'une *autre* source que «l'information acoustique». Cela revient bien plutôt à insister sur l'unité de l'ouverture première à un monde un, où les choses sont identifiables au travers des profils qu'elles offrent aux différents sens; c'est insister bien plutôt sur ceci que la séparation des sens est seconde et dérivée par rapport à leur communication foncière, sur ceci que «si la perception réunit nos expériences sensorielles en un monde unique, ce n'est pas comme la colligation scientifique rassemble des objets ou des phénomènes, c'est comme la vision binoculaire saisit un seul objet» (PhP, 266).

Dans une première approche, on pourrait s'aventurer à dire qu'en vertu de l'absence de radicalité de sa mise entre parenthèses d'une vision scientifique moderne du monde, Jonas semble ici s'en tenir à un niveau «intermédiaire» de description phénoménologique¹⁰ qu'on pourrait qualifier de description macroscopique, quand la minutie et la profondeur des descriptions relèvent chez Merleau-Ponty de la micro-

¹⁰ La question de savoir si cette position est méthodologiquement tenable en phénoménologie est une autre affaire.

scopie. Ainsi par exemple, la distinction de la vue comme seul sens de la «simultanéité», comme sens où tout est donné, la totalité des choses dans le champ de vision, en un coup d'œil, par opposition aux autres sens où les données sensibles ne s'offriraient que dans la succession des instants, dans le temps et requerraient de la mémoire ne résiste guère à un examen plus détaillé et précis: les descriptions ne manquent pas chez Husserl comme chez Merleau-Ponty où protension et rétention interviennent dans la description d'un acte de perception visuelle. (Jonas lui-même laisse du reste entrevoir le temps macroscopique d'un «balayage» du champ visuel nécessaire à la sélection d'un objet sur lequel focaliser le regard).¹¹

De même la prétendue passivité de l'ouïe par opposition à la libre activité de la vue est une question d'*échelle* ou de *degré*: s'il n'y a pas d'équivalent pour l'organe auditif de ce que sont les paupières, il n'est pas à tous égards incontestable qu'on «ne peut laisser ses oreilles errer, comme le font les yeux, sur un champ d'objets possibles de perception» (PL, 139; 148), et l'attention auditive peut bien se faire aussi sélective que celle de la vue quand on s'efforce de suivre une conversa-

¹¹ Chez Merleau-Ponty, par exemple: «Mais la synthèse perceptive est pour nous une synthèse temporelle, la subjectivité, au niveau de la perception, n'est rien d'autre que la temporalité et c'est ce qui nous permet de laisser au sujet de la perception son opacité et son historicité. [...] L'acte du regard est indivisiblement prospectif, puisque l'objet est au terme de mon mouvement de fixation, rétrospectif, puisqu'il va se donner comme antérieur à son apparition, comme le "stimulus", le motif ou le premier moteur de tout le processus depuis son début. La synthèse spatiale et la synthèse de l'objet sont fondées sur ce déploiement du temps. Dans chaque mouvement de fixation, mon corps noue ensemble un présent, un passé et un avenir, [...]» (PhP, 276-77). Chez Husserl, ne serait-ce que ce fameux exemple dans les *Ideen I*: «Je vois continuellement cette table; [...] Quant à la perception elle-même, elle est ce qu'elle est, entraînée dans le flux incessant de la conscience et elle-même sans cesse fluante: le maintenant de la perception ne cesse de se convertir en une nouvelle conscience qui s'enchaîne à la précédente, la conscience du vient-justement-de-passer [...]; en même temps s'allume un nouveau maintenant. [...]» (§ 41, nous citons la traduction de P. RICŒUR, Paris, Gallimard, 1950).

tion et une seule dans le brouhaha général. Plus foncièrement, l'unité de l'objet perçu, son identification comme cet objet et comme objet transcendant à travers les différentes esquisses que les différents modes perceptifs nous en procurent est le fruit de l'*activité* intentionnelle que suppose toute perception, non moins auditive – à ce niveau microscopique – que visuelle!

Ceci conduit provisoirement à une dernière remarque. L'*objectivité* – à ce niveau microscopique – n'est plus le privilège de la seule vue: «l'objet perçu s'offre toujours comme transcendant», dit Merleau-Ponty (PhP, 269); c'est toute perception qui a affaire à un monde d'objets coprésents et coexistants et déjà là avant que je ne le perçoive, encore là quand j'ai fini de le percevoir... C'est la sensation comme telle qui se définit «comme coexistence ou comme communion» (PhP, 247). Néanmoins et à l'inverse, les indications de Jonas sur le «“présent” étendu d'objets durables», dont il fait un privilège de la vue, pourraient inviter à se demander s'il n'y a pas encore chez Merleau-Ponty un privilège traditionnel de la vue et s'il n'attribue pas aux différents modes de perception des caractéristiques issues de la description de l'expérience visuelle, précisément parce que cette dernière demeure *le modèle* de toute perception. Si la piste indiquée par Jonas est pertinente, on comprend mieux le statut théorique traditionnel de la vue, car on entrevoit la naissance dans l'expérience visuelle de certains concepts fondamentaux de la tradition: l'idée d'éternité dans le présent étendu de la vision; le devenir dans l'instant présent de la donation sensorielle par les autres sens. S'il faut en revanche nuancer les oppositions jonassiennes des différents sens selon les indications de Merleau-Ponty, alors le privilège de la vue ne s'impose plus de la même manière. La confrontation invite en tout cas à un réexamen critique de l'éventuel modèle privilégié de la vue chez Merleau-Ponty, mais aussi à une réélaboration plus fine, plus prudente et plus équilibrée des voies ouvertes par Jonas, l'affinement de la question de la source perceptive des grands concepts traditionnels pouvant gagner aux nuances des descriptions de Merleau-Ponty. Il faudrait pouvoir répondre à la question de savoir si des remarques comme celles-ci valent tant des autres sens, ou de certains autres, que de la vue:

«Si je considère la maison attentivement [...], elle a un *air d'éternité*, et il émane d'elle une sorte de stupeur. [...] Elle est la même maison que je voyais hier, [...] même si elle s'effondre demain, il restera vrai pour toujours qu'elle a été aujourd'hui, chaque moment du temps se donne pour témoin tous les autres [...], chaque présent fonde définitivement un point du temps qui sollicite la reconnaissance de tous les autres, l'objet est donc vu de tous temps comme il est vu de toutes parts et par le même moyen, qui est la structure d'horizon. Le présent tient encore dans sa main le passé immédiat [...] le temps écoulé est tout entier repris et saisi dans le présent. Il en va de même de l'avenir imminent [...]. Ainsi grâce au double horizon de rétention et de protension, mon présent peut cesser d'être un présent de fait bientôt entraîné et détruit par l'écoulement de la durée et devenir un point fixe et identifiable dans un temps objectif.» (PhP, 83)

Les observations qui précèdent valent, croyons-nous, pour l'ensemble de l'essai de Jonas et pour ses précieux compléments dans deux appendices intitulés «Causalité et perception» et «Vue et mouvement»¹². Cette phénoménologie des sens rejoint globalement la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty, même si cette dernière devrait pouvoir affiner et préciser les intuitions perspicaces de Jonas qui ne dessinent qu'à gros traits rapides l'expérience perceptive. Sur la base d'une telle reprise aiguisée, on pourrait espérer que les pistes tracées par Jonas quant aux origines perceptives des concepts fondamentaux de la conscience philosophique occidentale mènent à des perspectives très éclairantes venant rencontrer le projet initial de Merleau-Ponty lui-même. Tout ceci a beau demeurer programmatique, un pas dans cette direction serait accompli, pensons-nous, si l'on pouvait mener à son terme le travail de confrontation ici esquissé.

Tournons-nous donc à présent vers la deuxième section du texte de Jonas, consacrée à la «neutralisation dynamique».

¹² «Causalité et perception» est le premier appendice à l'essai I du *Phenomenon of Life* (cf. PL 26-33; 37-44); «Vue et mouvement» est l'appendice à l'essai sur «La noblesse de la vue» que nous commentons (cf. PL, 152-156; 161-165).

II. Neutralité, le silence causal de la vue

La liberté de choix qu'assure la vision ne suppose pas seulement la donation simultanée d'une pluralité parmi laquelle pourra s'opérer la sélection, elle dépend aussi, dit Jonas, de ce «qu'en voyant je ne suis pas encore lié par l'objet vu», «le fait que je le vois ne préjuge en rien de l'issue de mes possibles relations avec lui. [...] Il me laisse être comme je le laisse être» (PL, 145; 154). Ici encore l'opposition de la vue aux autres sens, et au toucher en particulier, relève d'une non-renonciation au monde objectif de la science et d'une description macroscopique. C'est une analyse à large grille qui fait dire que voir un objet n'est pas encore entrer en relation avec lui: «il peut apparaître sans que le fait de son apparition implique déjà une relation» (PL, 145; 154); Merleau-Ponty aurait pu dire qu'il y a relation dès l'entrée dans le champ perceptif, car le visible qui prend place dans le champ visuel y participe, il prend part à sa structuration qui est affaire de relation de sens entre le percevant et le perçu. Et si cette relation du voyant au vu est comme gommée par Jonas, c'est qu'il choisit une notion très réductrice de relation qui lui permet d'opposer la vue au toucher, une relation très marquée par la causalité efficiente, unique relation retenue comme essentielle par la science moderne: «l'acquisition de l'expérience tactile elle-même n'est rien que l'entrée en relation effective avec l'objet: c'est-à-dire que l'entrée en jeu de ce sens par elle-même change déjà la situation existant entre moi et l'objet» (PL, 145; 154). Comme si la seule relation qui mérite d'être relevée était matérielle au sens le plus restreint qui soit du contact physique direct; ce qui permet sans ambage de conclure: «nous n'avons pas dans le toucher cette claire séparation entre la fonction théorique d'information et la conduite pratique, librement fondée sur elle, que nous avons dans la vision»; ce qui à son tour autorise à faire résider dans la vue, dans sa «constitution» et ses «conditions physiques», la «racine organique» de «la distinction entre théorie et pratique» (PL, 145-46; 154). Sens théorique par excellence, ou distinguant mieux que tout autre théorie et pratique, la vue est telle que «la présence du divers visuel me laisse encore entièrement libre quant à un commerce effectif, étant donné que je vois

sans rien faire et sans que l'objet fasse rien» (PL, 146; 154-55). C'est passer outre toute activité intentionnelle de la perception et toute relation perçu/percevant qu'elle instaure.

Quant à l'ouïe, s'il doit bien reconnaître que dans son cas non plus rien n'est fait pour qu'on entende, Jonas insiste sur le caractère *événementiel* de l'audition ou plutôt de ce dont elle informe, le son fait *intrusion* dans la vie de l'auditeur: je ne puis que réagir à cette modification dans mon environnement que signale le son et qui comme telle m'affecte: «j'ai à me tendre vers ce qui peut venir ensuite de ce secteur auquel je suis maintenant lié dans une situation dynamique» (PL, 146; 155). Rien de tel avec la vision, raisonne-t-il, qui signale l'être des choses, non leur devenir: le vu «m'est présent sans m'entraîner dans sa présence»; à l'en croire, le sentant et le senti restent inaffectés l'un par l'autre!

La vue se caractériserait de la sorte par une «neutralisation complète du contenu dynamique dans l'objet visuel», par «l'expulsion hors de sa présentation de toute trace d'activité causale» (PL, 146; 155).

Les fruits intellectuels et cognitifs de cette particularité de la vue sont considérables: l'*objectivité* au sens du concept de la chose «telle qu'elle est en elle-même en tant qu'elle est distincte de la chose en tant qu'elle m'affecte», l'idée de *theoria* et de «vérité théorique»; puis toute l'*abstraction* nécessaire à toute pensée libre et issue de ce que l'*image* produite par la vue a ce pouvoir d'être «détachée de la présence effective de l'objet» pour être traitée par l'imagination, opération qui donne un sens originaire à la séparation de la *forme* et de la *matière* ou encore de l'*essence* et de l'*existence* (PL, 147; 155). «Seule, écrit Jonas, l'«indifférence» causale particulière de la présence visuelle procure le matériau et engendre l'attitude pour ces actes mentaux» (PL, 147; 156).

Le prix à payer pour ces développements conceptuels, c'est «l'élimination de la connexion causale de ce que la vue prend en compte» – la présentation visuelle «ne révèle pas sa propre genèse causale», ce faisant elle élimine aussi «de ses objets tout aspect causal», «puisque leur indépendance vis-à-vis de l'observateur devient en même temps une indépendance mutuelle entre eux» (PL, 147; 156). En rendant possible l'objectivité, la vue interdit à ce regard indépendant de repérer

des connexions. La théorie ainsi atteinte est dépourvue du sens de la réalité, cette dernière s'attestant «dans la résistance qui est un ingrédient de l'expérience tactile» (PL, 147; 156): c'est que «le toucher introduit la réalité de son objet dans l'expérience sensible en vertu de ce par quoi elle excède le simple sens, c'est-à-dire la composante de force de sa constitution originelle» – façon de suggérer que comme sens seulement le toucher lui-même est libre de référence causale, semble-t-il. Le toucher est le test de la réalité et c'est un test où, reconnaît Jonas, «la réalité externe est révélée dans un seul et même acte que la révélation de ma propre réalité» (PL, 148; 156).

Voir ne requiert pas le même effort et assure l'indépendance réciproque et mutuelle du sujet et de l'objet, «ainsi la vision assure-t-elle ce recul par rapport à l'agressivité du monde qui libère pour l'observation et ouvre un horizon pour l'attention sélective» (PL, 148; 157). La contrepartie de l'objectivité théorique, c'est «le mutisme causal» des objets vus: «la causalité n'est pas une donnée visuelle» et la pensée conceptuelle qui «mène plus loin» «la liberté fondamentale de la vision et l'élément d'abstraction qui lui est inhérent», pensée qui «hérite» dans son concept et son idée du «modèle ontologique d'objectivité» «d'abord créé par la vision», se voit léguer ce qui devient en elle un problème: l'absence de connexion nécessaire entre les choses si bien relevée par Hume et l'obligation où se trouve la pensée de l'y introduire, avec tout ce que cela comporte de difficulté de légitimation – tant chez Hume que chez Kant (PL, 149; 157).

Or ce qu'oublie la pensée théorique en se calquant ainsi sur le modèle de la vue, c'est que celle-ci n'est pas seule, que son témoignage doit être «intégré [...] à un témoignage d'un autre genre» (PL, 147; 156), qu'il est toujours déjà «complété par celui des strates sous-jacentes de l'expérience, en particulier de la motricité et du toucher» (PL, 149; 157).

Sur cette impossibilité qu'il y a à isoler une expérience sensorielle au sein de l'expérience perceptive primordiale et une, Merleau-Ponty et Jonas pourraient s'accorder; et Merleau-Ponty acquiescerait à l'affirmation du silence causal de la perception visuelle; mais il est moins sûr, à nouveau, qu'il accepterait en cela d'isoler la vue: «un acte de

conscience ne peut avoir aucune *cause*» (PhP, 299, en note), «une expérience ne peut [...] jamais être rattachée comme à sa cause à certaines conditions de fait» (PhP, 299). Or c'est bien ce que semble vouloir faire Jonas quand il décrit l'expérience tactile comme faisant référence à sa propre genèse causale, à quoi il oppose le silence de la vue à ce propos.

Dans l'optique de Merleau-Ponty, cette analyse de Jonas apparaît comme trahissant une incapacité à quitter le préjugé du monde objectif. On pourrait en effet appliquer au Jonas de cette section les remarques suivantes à l'adresse de la physiologie mécaniste:

«[L'objet] n'admet entre ses parties ou entre lui-même et les autres objets que des *relations extérieures et mécaniques* [...] au sens étroit d'un mouvement reçu et transmis [...]. Si l'on voulait insérer l'organisme dans l'univers des objets et fermer cet univers à travers lui, il fallait traduire le fonctionnement du corps dans *le langage de l'en soi* et découvrir sous le comportement la *dépendance linéaire* du stimulus et du récepteur [...] » (PhP, 87)¹³

En effet, Jonas s'exprime un peu comme si «le rapport du stimulus et de la perception pouvait rester clair et objectif, [comme si] l'événement psychophysique était du même type que les relations de la causalité "mondaine"» (PhP, 87). Son vocabulaire de la causalité, de la genèse causale, de la force aussi, donne à penser qu'il est incapable d'apercevoir que «la "qualité sensible", [...] et même la présence ou l'absence d'une perception *ne sont pas des effets* de la situation de fait hors de l'organisme, mais représentent la manière dont il vient au-devant des stimulations et dont il se réfère à elles» (PhP, 89)¹⁴. Il semble ne

¹³ Nous soulignons.

¹⁴ Nous soulignons. Ne peut-on ranger ici Jonas décrivant l'intervention de l'effort et de la force dans la perception tactile avec «la science [qui] définissait un état théorique des corps qui ne sont soumis à l'action d'aucune force, définissait par là même la force et reconstituait à l'aide de ces composantes idéales les mouvements effectivement observés» (PhP, 66)?

pas saisir que «je ne puis comprendre la fonction du corps vivant qu'en l'accomplissant moi-même et dans la mesure où je suis un corps qui se lève vers le monde» (PhP, 90).

Et pourtant, dans un lexique peut-être maladroit et égarant, manquant en tout cas de radicalité quant à la distance prise par rapport à ce avec quoi il s'agit de rompre, ce qu'il tente de dire des origines de l'idée de connexion nécessaire et quant au problème classique qu'elle pose à Hume et à Kant, n'est-il pas en fin de compte assez proche de ce qu'avancait Merleau-Ponty? À savoir que si la liaison n'est pas donnée dans la perception, toute injection ultérieure sera artificielle et non légitime? Qu'on ne peut isoler la vue comme source du concept de cause, mais que si l'on doit repérer son origine perceptive, il faut considérer *sans les dissocier* la vue, le toucher, le sentir en général et même l'affectivité et la motricité?¹⁵ Cette séparation est bien la tentative vaine que Merleau-Ponty reproche à la physiologie:

«Le sentir, ainsi détaché de l'affectivité et de la motricité, devenait la simple réception d'une qualité et la physiologie croyait pouvoir suivre, depuis les récepteurs jusqu'aux centres nerveux, la projection du monde extérieur dans le vivant. Le corps vivant ainsi transformé cessait d'être mon corps, l'expression visible d'un Ego concret, pour devenir un objet parmi tous les autres.» (PhP, 68)

¹⁵ «Et aussi longtemps que les données perçues (“impressions” et “idéés”) ne sont considérées que comme des exemples plus ou moins parfaits du cas modèle des images visuelles, le déni d'information causale que leur opposait Hume doit être maintenu. La vision, néanmoins, n'est pas le cas primaire mais le cas le plus sublime de la perception sensible et repose sur l'infrastructure de fonctions plus élémentaires en lesquelles le commerce avec le monde est entretenu de manière beaucoup plus élémentaire. Un roi sans sujets sur qui régner cesse d'être un roi. Le témoignage de la vue ne falsifie pas la réalité quand il est complété par celui des strates sous-jacentes de l'expérience, en particulier de la motricité et du toucher: quand elle rejette avec arrogance ce témoignage, la vue devient stérile quant à la vérité.» Jonas renvoie lui-même à cet endroit (PL, 149; 157) à l'ensemble de la discussion menée dans «Causalité et perception» (PL, 26-33; 37-44). Cf. aussi «Vue et mouvement» (PL, 152-56; 161-65) et l'Essai IV, «Se mouvoir et ressentir. Sur l'âme animale» (PL, 99-107; 111-18).

Les analyses de Jonas quant aux rapports entre causalité et perception ne le mènent-elles pas à affirmer parallèlement que «le gouffre ouvert par l'objectivation perceptive seule aux commandes est partiellement responsable des énigmes du dualisme [...]», que «le déni de causalité conduit directement au solipsisme [...]» (PL, 32-33; 43) et que par conséquent «l'aspect premier de la causalité [est dans] la force et l'influence [et] que celles-ci sont elles-mêmes des contenus originels de l'expérience [...]; que la source de cette expérience est en fait, non pas la perception sensible, mais notre corps s'exerçant lui-même dans l'action [...]» (PL, 33; 43-44). Par ailleurs, «Vue et mouvement», qui commence par rappeler que «La noblesse de la vue» a évoqué un besoin, de la part de ce sens, «d'un complément cognitif issu des autres sens et de la sphère de l'action» (PL, 152; 161), entend souligner que l'action ou «la motricité de notre corps en général» est elle-même «déjà un facteur dans la constitution même du voir et du monde vu» (PL, 152; 161).

S'il ne semble pas avoir perçu la nécessité de quitter absolument le vocabulaire de la science et de l'objectivité pour éclairer le sens profond, l'enracinement existentiel dans l'expérience perceptive primordiale, Jonas semble néanmoins avoir compris que «c'est l'explicitation ou la mise au jour de la vie préscientifique de la conscience qui seule donne leur sens complet aux opérations de la science et à laquelle celles-ci renvoient toujours» (PhP, 71) et avoir tenté à sa manière d'esquisser ici cette explicitation. C'est ainsi qu'en signalant fort succinctement que dans son exclusive référence à la vue la *theoria* «oublie beaucoup trop souvent» la nécessaire «intégration» des témoignages des différents sens (PL, 147; 156), il paraît proche de ce constat par Merleau-Ponty: «la science classique est une perception qui oublie ses origines et se croit achevée» (PhP, 69); et c'est ainsi aussi que dans l'ensemble du projet du *Phenomenon of Life* qui est de redonner à l'organisme, au vivant, sa place entre la matière morte de la *res extensa* cartésienne et l'*ego cogito* dépourvu de matérialité et de contact avec l'étendue, il ne pourrait qu'acquiescer au projet de «revenir au monde vécu en deçà du monde objectif, [pour] comprendre le droit comme les limites du monde objectif, de rendre [...] aux organismes leur manière

propre de traiter le monde, à la subjectivité son inhérence historique, [...] de réveiller la perception et de déjouer la ruse par laquelle elle se laisse oublier [...] au profit de l'objet qu'elle nous livre et de la tradition rationnelle qu'elle fonde» (PhP, 69).

Dans cette optique, la tentative esquissée par Jonas pour remonter aux sources perceptives de la causalité pourrait se nourrir de nombreux propos tenus par Merleau-Ponty. Celui-ci annonce, comme Jonas le fera, le nécessaire dépassement de la vision kantienne en la matière: si l'on révisé la compréhension du sentir dans le sens qu'il indique, alors «l'entendement a besoin, lui aussi, d'être défini de nouveau, puisque la fonction générale de liaison que le kantisme lui attribue finalement est maintenant commune à toute la vie intentionnelle et ne suffit donc plus à le désigner» (PhP, 65). C'est que l'origine du concept théorique, scientifique, de causalité est à chercher dans le sens inhérent à l'expérience perceptive comme telle, aux liens, aux renvois qui s'établissent perceptivement sur la base de la relation primordiale des choses perçues au corps percevant. Si la causalité, comme concept d'une liaison extrinsèque d'objets étrangers l'un à l'autre est absente de la perception, les liens de sens qui s'y nouent doivent être la source de la construction intellectuelle de ce concept. Merleau-Ponty le suggère en montrant par exemple comment la physiologie mécaniste réduit de tels rapports de sens à des relations causales:

«L'expérience commune trouve une convenance et un rapport de sens entre le geste, le sourire, l'accent d'un homme qui parle. Mais cette relation d'expression réciproque, qui fait apparaître le corps humain comme la manifestation au dehors d'une certaine manière d'être au monde, devait pour une physiologie mécaniste se résoudre en une série de relations causales. Il fallait [...] réduire à des processus en troisième personne cette manière particulière de traiter le monde qu'est un comportement [...] et convertir le corps vivant en une chose sans intérieur» (PhP, 67).

Si au contraire de cette science on prend en compte «les prises de position affectives pratiques du sujet vivant en face du monde» (PhP, 67), alors on est mieux armé pour reconnaître que les choses vues, pas

plus que touchées, n'ont d'emblée la *neutralité* de l'objet théorique et que les liens qui engagent le sujet percevant dans sa relation à la chose vue sont ceux d'un sens qui s'inscrit dans le corps vivant – c'est là qu'il faut chercher la source première des liens «théoriques» entre les «objets» (et l'on devrait être mieux armé pour en dériver un concept de causalité plus riche que celui de cette science réductrice ici évoquée):

«Une roue de bois posée sur le sol n'est pas *pour la vision* ce qu'est une roue portant un poids. Un corps en repos parce qu'aucune force ne s'exerce sur lui n'est pas pour la vision ce qu'est un corps où des forces contraires se font équilibre. [...] La vision est déjà habitée par un sens qui lui donne une *fonction* dans le spectacle du monde comme dans notre existence. Le pur *quale* ne nous serait donné que si le monde était un spectacle et le *corps propre* un mécanisme dont un esprit impartial prendrait connaissance. Le sentir au contraire investit la qualité *d'une valeur vitale*, la saisit d'abord dans sa signification pour nous, pour cette masse pesante qui est notre corps, et de là vient qu'il comporte *toujours une référence au corps.*» (PhP, 64)

Si Jonas insiste, en dépit de son projet phénoménologique, sur la neutralité de la vue, n'est-ce pas qu'il subit encore le joug du discours scientifique? Qu'il succombe au préjugé du monde et projette sur le champ visuel une neutralité que n'acquiert que le monde objectif pour un regard impartial et désincarné, en troisième personne?

III. La distance vue

Peu de commentaires nouveaux sont appelés par cette dernière section qui vient confirmer le caractère phénoménologique du projet dans sa parenté avec les descriptions de Merleau-Ponty.

Les deux caractéristiques précédemment envisagées de la vue, commence par dire Jonas, sont tributaires de cette dernière: «la vue est le sens à distance idéal» (PL, 149; 158) – sans la distance, pas de présentation simultanée, vus de trop près les différents éléments feraient obstacle à la vision les uns des autres; et la causalité d'un objet empiri-

tant sur ma sphère corporelle ne se laisserait pas ignorer. De tous les sens à distance, la vue se distingue en ceci que «l'avantage [n'y] va pas à la proximité mais à la distance»: la vue exige une distance «appropriée», qui est «un trait positif» «dans la présence phénoménale de l'objet» (PL, 149-50; 158); la distance est un plus pour «l'attention scrutatrice». Il n'en est rien de l'odorat; ni même de l'ouïe – sauf «dans un voisinage local étroit» où elle aussi peut «souffrir d'une trop grande proximité». Mais l'ouïe ne connaît, grâce au recul, rien qui soit similaire à l'ouverture de «nouveaux “horizons”» venant compenser «la perte de netteté» (PL, 150; 158).

En outre, la vue se distingue par la qualité d'appréhension de la distance qu'elle offre – d'autres sens peuvent signaler qu'un objet est distant, mais ils n'indiquent rien quant à «l'espace intermédiaire». Au contraire, «dans la vue, l'objet me *fait face à travers* la distance intermédiaire qui, en tous ses “pas” potentiels, est incluse dans la perception», l'objet se présente «comme le terme d'une dimension menant de moi à lui, et cette dimension se trouve ouverte devant moi». «[...] La distance elle-même [se révèle] comme quelque chose que je suis libre de traverser; c'est une invitation à un mouvement en avant [...]» (PL, 150; 158).

Notons au passage que lorsque Jonas écrit à présent: «la *dynamique* de la profondeur perspective me *relie* au terme projeté», on peut se demander s'il ne tend pas à annihiler par là même les oppositions des premières sections distinguant la *staticité* offerte par la vue de la dynamique inhérente aux objets entendus ou touchés et mettant en exergue la *liaison* causale conservée par le toucher quand la vue *neutralise* le rapport du sujet voyant à l'objet vu pour les laisser indépendants...

Quoi qu'il en soit, par delà même l'objet, la vue lui donne «comme arrière-fond le champ ouvert d'autres présences derrière lui [...]». Cet “etc.” indéfini dont est imprégnée la perception visuelle, potentiel toujours prêt à s'actualiser [...] est le lieu de naissance de l'idée d'*infinité*, à laquelle aucun autre sens ne pourrait fournir un fondement dans l'expérience » (PL, 150; 159). Ce qui isolerait la vue à cet égard serait «ce mélange continu de la zone de focalisation à des plans d'arrière-fond de plus en plus distants, et son effacement vers les franges, qui font du “etc.” plus qu'une potentialité vide» (PL, 151; 159). On indiquera seu-

lement ici que cette «exclusivité» de la vue en ce domaine est plus affirmée qu'elle n'est montrée, mais Jonas suggère que «le fait que nous puissions regarder dans la profondeur illimitée de l'univers a sûrement été d'immense importance dans la formation de nos idées» (PL, 151; 159). C'est de toute perception sensorielle, soutient – croyons-nous – Merleau-Ponty, qu'il faut dire qu'elle ouvre un champ et que s'en dégage une structure d'horizon tant spatial que temporel...

Enfin, «ce simple élargissement de l'horizon d'information confère un avantage biologique formidable». Percevoir à distance, c'est gagner en temps de réaction, c'est donc un gain de *liberté* qui va de pair avec la liberté de choix apportée par la simultanéité de présentation. L'union de ces deux libertés étroitement liées «parachève, dit Jonas, la liberté dans la sphère de la faculté de sentir» (PL, 151; 159).

La vue, ajoute-t-il pour terminer, laisse le distant à distance et celle-ci peut être assez grande pour que l'objet se trouve «en dehors de la sphère d'interaction possible» (PL, 151; 159). C'est ainsi que la distance propre à la vue «peut se muer en distance mentale et [que] peut émerger le phénomène de contemplation désintéressée», cet autre ingrédient essentiel de l'«objectivité», par ailleurs conditionnée par la neutralité (PL, 152; 159-60).

Merleau-Ponty avait également insisté sur la dimension de la *profondeur*: «elle annonce, disait-il, un certain lien indissoluble entre les choses et moi par lequel je suis situé devant elles» (PhP, 296). Et cette relation, comme l'indiquera aussi Jonas, est sur le mode du *pouvoir rejoindre*, de la liberté de traverser la distance qui sépare de l'objet; ce qui signifie aussi que le renvoi d'un arrière-fond à un autre plus lointain, dans cet «etc.» indéfini de l'espace visuel, correspond à un moment ou un autre à l'échappement à la prise possible et donc au désintéressement du regard: «la profondeur [...] peut être comprise comme [...] possibilité d'un sujet engagé» (PhP, 309), c'est une question de «prise de notre corps sur le monde»; «quand nous disons qu'un objet est [...] loin ou près, [...] ce n'est que par rapport à une certaine «portée» de nos gestes, à une certaine «prise» du corps phénoménal sur son entourage» (PhP, 308); «quand je dis que je vois un objet à distance, je veux dire que je le tiens déjà ou que je le tiens encore, [qu']il est dans

l'avenir ou dans le passé en même temps que dans l'espace» (PhP, 306; ce qui rejoint certaines considérations sur le présent qui dure...); et quand la distance augmente: «[...] il est moins strictement engrené sur mon pouvoir explorateur» (PhP, 302), «[...] la chose commence à glisser sous la prise de notre regard [...] il l'épouse moins strictement» (PhP, 302) – parce qu'elle est «ce qui distingue cette prise ébauchée de la prise complète ou proximité», on définit la distance «par la situation de l'objet à l'égard de la puissance de prise» (PhP, 303). Cette perception de la distance renvoie ultimement à cette idée husserlienne que «la conscience est originairement non pas un “je pense que”, mais un “je peux”» (PhP, 160) – ce qui est aussi en filigrane tant dans les développements de l'appendice au texte de Jonas liant «Vue et mouvement» que dans la brève indication qu'il donne de «l'avantage biologique» que procure la vision à distance: un temps d'action ou de réaction accru.

«La perception me donne un “champ de présence” au sens large qui s'étend selon deux dimensions, écrivait Merleau-Ponty: la dimension ici-là-bas et la dimension passé-présent-futur» (PhP, 307), ajoutant: «la seconde fait comprendre la première. Je “tiens”, j'“ai” l'objet distant sans position explicite de la perspective spatiale [...] comme je “tiens encore en main” le passé prochain [...] sans “souvenir” interposé» (PhP, 307).

Ainsi se marque-t-il que la présence à distance de l'objet signifie le temps de l'action pour sa prise; ou encore: «la perception de la distance [se comprend] comme un *être au lointain* qui le rejoint là où il apparaît» (PhP, 307), autre manière de dire que la perception à distance, comme le remarquera à sa façon Jonas, suppose la possibilité pour le corps percevant de se mouvoir vers le perçu.

Cette fois encore, on note une parenté entre les propos de Jonas et ceux de Merleau-Ponty. Une fois encore, le décalage s'instaure dans l'isolement par Jonas de la vue, quand Merleau-Ponty entend, semble-t-il, traiter de toute perception. Une fois encore la question est posée de savoir si l'exclusivité de la vue est due à une grille de lecture trop lâche ou si ce ne pourrait pas être le modèle de la vue qui est un peu trop rapidement et sans assez de nuances étendu aux autres modes perceptifs.

Sans doute faut-il tenir à la fois à la justesse de la pénétration, chez Merleau-Ponty, qui lui permet d'accéder à l'expérience perceptive primordiale et unitaire et à la fois à l'intuition éclairante de Jonas qu'il doit y avoir dans l'essence de la vue des raisons qui l'ont fait privilégier et servir de modèle perceptif aux métaphores qui disent ce qu'on appelle théorie. Une phénoménologie des sens et de la perception qui tiennent les deux promesses est sans doute encore à faire.

Danielle LORIES
(Université de Louvain)